

Albert Duchemin – 41 ans – Écrivain inspiré

Dans mon métier, tout n'est qu'une question d'inspiration.

Quand elle ne vient pas, on peut rester des jours et des jours devant sa page et être incapable d'écrire une ligne correcte. Mais quand elle vous prend, là c'est magique ! C'est comme si quelqu'un tenait votre plume et écrivait à votre place, comme une force divine, un instant de grâce... Le problème est que plus on la cherche, moins on la trouve. C'est toujours au moment où l'on s'y attend le moins qu'elle vous prend et qu'elle vous guide. J'ai longtemps été un écrivain sans inspiration. Du moins, je croyais en avoir, mais je me rends compte avec le recul que cela n'était qu'illusion.

J'ai mis près de dix ans à écrire mon premier roman. Cinq jours pour le second... Le premier enfantement se fit dans la douleur, c'est le moins que l'on puisse dire. J'avais quitté ma Normandie natale après la guerre pour venir tenter ma chance à Paris. J'avais eu la chance de ne pas être envoyé au front et j'avais travaillé comme chroniqueur de guerre, à l'arrière. Depuis toujours, je rêvais d'être écrivain et tous les gens que je rencontrais me disaient que tout se passait à Paris, car les principales maisons d'édition y séjournent. Arrivé à Paris, je réussis à trouver un boulot de chroniqueur mondain dans un journal hebdomadaire. J'allais de réceptions en réceptions, pour rapporter la vie de nos élites. Mais cela ne m'intéressait pas. Seule l'écriture de mon roman me motivait. Je mis tout mon cœur pour écrire ce qui aurait dû être l'œuvre de ma vie : Les Amants perdus, une vaste fresque amoureuse se déroulant sous le premier Empire. Je mis des années à en rédiger les cinq tomes. Je n'étais jamais satisfait de moi car je voyais toujours des imperfections. Certains de mes amis me raillaient. Je devins pour eux « l'écrivain sans livre. » Mais je ne perdis pas courage.

Le 11 mars 1929, je mis un point final à l'histoire qui monopolisait ma vie depuis tant d'années. J'étais heureux ! Heureux de pouvoir offrir au monde mon histoire, mon œuvre ! Je pris avec enthousiasme mon bâton de pèlerin pour frapper aux portes des maisons d'édition. La désillusion fut totale. Ils ne comprenaient rien. J'essuyai refus sur refus, chez tous les éditeurs de la capitale, du plus prestigieux au plus confidentiel. Personne ne voulait éditer Les Amants perdus. Les remarques acerbes des éditeurs me démolirent : œuvre immature, roman sans âme, écrivain prétentieux ou sans talent... Le choc fut terrible. Tant d'années à travailler pour recevoir une telle incompréhension en retour. J'étais effondré. Je décidai de tout plaquer. Paris n'avait pas voulu de moi alors je ne voulais plus de Paris.

*En septembre 1931, je quittai la capitale pour retourner vivre en Normandie. Grâce aux chroniques mondaines, j'avais quelques économies. Mais je ne savais que faire de mon avenir. Plutôt que d'acheter une maison, je décidai de m'installer dans une pension de famille près d'Étretat, un endroit tenue par **Germaine Pillon**, une vieille dame un peu stricte et par **Bernard, son fils muet**. L'endroit est charmant, perché sur les falaises, contraste saisissant avec mon petit appartement parisien. L'ambiance me semblait propice à l'écriture. L'air normand me faisait le plus grand bien et je commençais à me remettre de ma déception. Après tout, je n'étais pas le premier écrivain à avoir connu ce genre de mésaventure et à souffrir de l'incompréhension de ses contemporains. Je finis par me convaincre que le cadre de cette pension tranquille m'aiderait à trouver l'inspiration nécessaire à la rédaction de ma deuxième œuvre. Les événements me donnèrent raison mais pas vraiment comme je l'avais imaginé...*

*Ma carrière d'écrivain bascula un soir de janvier 1932 sans que rien ne laissât présager un tel virage. Je dois bien avouer que mon projet de deuxième roman n'avancait guère. Je n'arrivais pas à trouver une accroche correcte et je restais des heures à ne rien écrire de valable. Mais ce soir là, on frappa à la porte de la pension assez tardivement. C'était **Louise Bazin, une blanchisseuse** qui travaillait souvent pour la pension de madame Pillon. Cette pauvre fille n'avait pas eu de chance dans la vie. Elle avait fait un mauvais mariage en épousant un alcoolique qui dépensait tout son patrimoine en le buvant. Tout le monde à la pension s'était rendu compte qu'il battait sa femme. Ce soir-là, elle venait à la pension trouver refuge. Son mari l'avait encore violente et elle n'en pouvait plus. Madame Pillon, généreuse, l'installa dans la*

chambre 3 pour la soirée. Nous essayâmes tous de la réconforter par de douces paroles. Elle s'endormit rapidement. Un peu plus tard dans la nuit, nous fûmes réveillés par des coups violents frappés à la porte de la pension. C'était **Léopold, le mari de Louise**. Il hurlait des grossièretés. Madame Pillon refusait de lui ouvrir. Tous les pensionnaires étaient descendus dans l'entrée. Solidaires, nous demandions à Léopold de rentrer chez lui. Heureusement, Louise se réveilla également. Elle descendit et nous demanda d'ouvrir : c'était son affaire et elle allait régler ça. Madame Pillon obtempéra. Léopold puait l'alcool et nous insulta. Les deux époux s'enfermèrent dans la **chambre 3**. Le ton monta rapidement et il y eut des échanges de coups. Puis des bruits de lutte. Nous nous massâmes dans le couloir pour essayer d'intervenir. Soudain, nous entendîmes un cri puis un grand silence. Madame Pillon utilisa son passe pour ouvrir la porte...

La scène à l'intérieur de la chambre me fascina. Au milieu du lit gisait Léopold dans une marre de sang, deux aiguilles à tricoter plantées dans le corps. Louise pleurait à ses côtés. Je restais un long moment à observer ce cadavre. C'était la première fois que je voyais autant de sang et je dois dire que c'est un spectacle véritablement hypnotisant. Je n'arrivais pas à détacher mes yeux du corps de Léopold. La suite fut assez confuse dans mon esprit. On déplaça Louise dans une autre chambre. Puis il y eut une conversation entre les pensionnaires et Madame Pillon sur ce qu'il convenait de faire. J'étais absent. Mon cerveau était resté sur l'image du cadavre, des aiguilles et de tout ce sang. Je ne participai pas vraiment au débat. Lorsqu'on me demanda mon avis, j'abondais dans le sens de la majorité. On ne préviendrait pas la gendarmerie et Bernard ferait disparaître le cadavre. Officiellement, Léopold Bazin n'était pas venu ce soir-là à la pension. C'était risqué mais je m'en moquais car une idée commençait à poindre dans mon esprit, une idée qui rapidement finit par s'imposer à moi comme une évidence. Comme une porte cachée que l'on finit par découvrir et qui s'ouvre vers un autre monde... L'inspiration...

Je mis cinq jours pour écrire mon premier roman policier, La tricoteuse de minuit moins le quart. Pendant ces cinq jours, je ne vis pas le temps passer. Je ne mangeais qu'à peine et dormais peu. J'étais isolé dans **ma chambre, la numéro 11**. J'écrivais en continu en tapant directement à la machine. C'était comme si l'histoire venait à moi et non moi qui inventait l'histoire. Bien que librement adaptée, elle était directement inspirée du drame de Louise Bazin. C'était bien l'histoire d'une criminelle qui tuait un amant avec des aiguilles à tricoter. Bien sûr, aucun nom réel ne fut utilisé. J'inventai un détective, **Jules Colombier**, qui tira l'affaire au clair. Après ces cinq jours de création intense, je dormis près de deux jours. Reposé, je relus et corrigeai mon roman. C'était vraiment excellent ! Ce Colombier je devais l'avoir en moi depuis longtemps sans m'en être rendu compte. J'étais décidé à envoyer mon roman aux éditeurs. Vu le succès de ma précédente démarche, je préférais utiliser un pseudonyme pour me donner toutes les chances de réussir. Je n'écrirais donc pas sous le nom d'Albert Duchemin mais sous celui de **Alexandre Porter** Alexandre car c'est le prénom suivant Albert dans le dictionnaire. Porter est le nom de jeune fille de **Margaret Owen** une pensionnaire britannique avec laquelle je m'entends bien. Un jour, elle m'avait dit son nom de jeune fille au détour d'une conversation et j'avais trouvé que cela sonnait bien, avec ce mystère que suscitent toujours les consonances étrangères...

Toujours est-il qu'une semaine après avoir envoyé mon roman aux éditeurs, je recevais une réponse positive et enthousiaste. Je n'avais jamais entendu dire qu'un éditeur pouvait lire et se décider si vite. J'étais aux anges mais je dissimulai ma joie auprès des autres pensionnaires, préférant garder cela pour moi. Les éditions **Boulevard du Crime** allaient m'éditer ! Mon avance sur droits d'auteur était rondelette. Mon avenir proche était assuré !

Je me remis à la machine à écrire juste après. Curieusement, ce succès ne me donna pas des ailes et je me retrouvais comme avant, devant une page blanche. L'inspiration qui m'était venue ce soir-là me fuyait de nouveau... Peut-être ne reviendrait-elle jamais. Qui pouvait savoir ? En tous cas, je n'arrivais plus à écrire que quelques pages minables, bien que je croisais désormais quotidiennement mon inspiratrice, Louise Bazin. Elle n'avait pas été inquiétée pour le meurtre de son mari. Quand un gendarme – le sergent Boitard – nous avait interrogés, nous n'avions rien dit. Il avait finalement conclu à un accident après avoir retrouvé le vélo de Léopold proche d'une falaise. Depuis, Louise était venue s'installer dans la pension. Mais sa présence ne m'inspirait pas.

Un événement inattendu me mit sur la voie du second roman. Il faut croire que toute la malchance que j'avais eue à Paris s'était envolée depuis que j'étais revenu en Normandie. À peine un mois après le meurtre de Léopold, un autre crime eut lieu dans la pension. Cette fois, il était l'œuvre d'**André Pinson**. André était présent lors du premier meurtre et avait accepté de se taire pour protéger Louise. Il était revenu en février 1932 avec un de ses amis. Du moins le croyait-on. La nuit, on entendit un grand cri venant de la chambre d'André et les pensionnaires se réunirent devant sa porte pour lui demander si tout allait bien. André ouvrit la porte avec flegme. Derrière lui on pouvait voir le cadavre de son ami. Il avait littéralement égorgé et beaucoup de sang coulait de sa blessure. André nettoyait nonchalamment son rasoir ensanglanté avec un mouchoir. Devant la stupéfaction générale, André dit qu'il était désolé du dérangement et qu'il paierait les dégâts. Le reste est assez flou, mes yeux étaient rivés sur la victime égorgée.

L'inspiration me revenait ! Elle affluait dans mon cerveau. Le sang répandu irriguait mon cerveau... Les éléments se mettaient en place. Je voulus tout de suite me mettre devant ma machine à écrire, mais on me fit comprendre qu'André avait quelque chose à proposer à la pension. J'écoutais difficilement, mon deuxième roman s'échafaudant déjà dans mon esprit. André Pinson nous avoua être un truand. Lors du meurtre de Léopold, il était en planque à la pension. Pour cette raison, il avait cautionné le meurtre de Léopold pour qu'on n'appelle pas la gendarmerie. Depuis, une idée avait germé dans son esprit. Faire de la pension un lieu tranquille pour tuer quelqu'un. Grâce à ses connaissances, il pouvait trouver des candidats au meurtre, des gens qui rêvent de se débarrasser de leur meilleur ennemi, discrètement et sans risques. Son idée était de les amener à la pension, de les y tuer et de partager les bénéfices.

En gage de confiance, il nous proposa de partager le contrat qu'il venait de réaliser. Il sortit une valise remplie de billets de banque. J'ai instantanément trouvé l'idée formidable. Et j'ai tout de suite été d'accord. Pour une intarissable source d'inspirations ! Certainement pas pour les mêmes raisons qu'**Édouard Lefevre, petit comptable de son état** et que Madame Pillon, qui acceptèrent également, essentiellement pour l'argent. Margaret Owen était aussi tentée par l'aventure. Les autres pensionnaires semblaient plus réticents : Louise Bazin et **Firmin Taupier, un jeune peintre romantique** qui vit à la pension depuis quelque temps. Il fallut une bonne partie de la nuit pour les convaincre. Mais finalement nous finîmes tous par accepter ce que nous appelons désormais entre nous la petite affaire.

À la suite de cette soirée, je me suis enfermé quelques jours dans ma chambre. Je n'avais presque pas dormi, ni mangé lorsque je mis un point final à mon deuxième roman : Le truand habite au quatrième une nouvelle aventure de Jules Colombier dont l'histoire narre les meurtres d'un malfrat qui tue ses victimes au rasoir. Il tue au quatrième étage d'un immeuble parisien, quatre comme le numéro de la chambre dans laquelle André Pinson égorga son ami et dans laquelle il s'installe encore quand il nous rend visite. Mon éditeur m'envoya une lettre enchantée et me félicita pour mon second roman, alors que le premier venait de sortir en librairie et bénéficiait de bonnes critiques. Comme précédemment, je taisais mon activité au reste de la pension de crainte qu'ils ne prennent peur face aux similitudes des deux premiers crimes avec mes romans. Pour eux, je restais dans mon rôle d'écrivain qui essuyait lettres de refus sur lettres de refus.

La petite affaire...

¶ **Fin mai 1932.** Le temps me parut long avant qu'André Pinson vienne nous propose une première affaire. Lors d'une réunion préparatoire qu'il ferait désormais à chaque fois, André demanda un volontaire pour exécuter la victime. Je me portais immédiatement volontaire. Il me demanda alors de bien réfléchir à comment je voulais opérer. Je lui dis en privé que je comptais utiliser une hache que j'avais trouvée dans la remise de la pension. Quelques jours plus tard, il réapparut avec sa victime. Un Italien. Je devais accomplir ma tâche le soir même. André me fit venir dans sa chambre pour trinquer avant de passer à l'action. Il me précisa que Bernard nous épaulerait. Nous pénétrâmes peu après une heure du matin dans la chambre 3, celle-là même où Léopold avait perdu la vie en début d'année. L'Italien dormait. André me fit signe de commencer. Je pris ma respiration, serrai la hache et me lançai dans mon œuvre. Pour un coup d'essai, je dois dire que ce fut un coup de maître ! Mon premier coup frappa l'épaule du rital. Une première giclée de sang jaillit alors qu'André avait allumé la lumière pour m'aider à repérer ma victime. Mon deuxième coup frappa

la jambe alors que l'Italien s'était réveillé. Une nouvelle giclée de sang et un petit cri. J'étais habité d'une frénésie que je n'avais connue que deux fois : l'inspiration ! Je décidai rapidement de frapper au cou me rappelant la gorge tranchée de la précédente victime. L'Italien roula sur lui-même de sorte que je le frappai au dos lui faisant une merveilleuse entaille. Je montai sur le lit en éructant. L'Italien avait basculé de l'autre côté du lit. Je frappai et frappai encore mais il était devenu une véritable anguille. Malgré ses esquives, certains de mes coups portaient et j'exultais à chaque blessure, à chaque giclée de sang. J'allais le saigner ! Bernard et André vinrent m'aider afin que la fête soit plus belle. Ils saisirent le bonhomme par les deux bras. Cela me permit de frapper plus précisément : dans la tête, dans les parties génitales, dans le thorax... J'allais en faire du hachis Parmentier ! Le sang coulait de partout ! Tout devint confus dans mon esprit... André et Bernard me saisirent le bras en me disant que c'était fini. Mais non criai-je ! Ce n'est pas fini ! Ils me secouèrent et je repris mes esprits. Je regardai ma victime. Les draps, une véritable marre de sang et le corps de l'Italien en charpie. Je respirais. J'étais content mais un peu frustré : cela était passé beaucoup trop vite et je n'en avais pas pleinement profité. Mais je ferais mieux la prochaine fois... Je rentrai dans ma chambre. Je me lavai. Pendant ce temps, Bernard se débarrassait du cadavre. Une semaine plus tard j'envoyai mon troisième roman. Mon œuvre la plus personnelle je dois dire : Haché menu, Monsieur Parmentier ! On y trouve des restes humains dans les plats servis par un grand hôtel parisien. Les descriptions sont plutôt réalistes... Mon éditeur était comblé ! Mon premier roman marchait déjà très bien... Boulevard du Crime me prévint qu'il échelonnait les sorties en librairie pour tenir mes lecteurs en haleine. Le truand habite au quatrième sortirait en septembre, et Haché menu, Monsieur Parmentier au printemps 1933.

🔗 **Mi juin 1932.** André imposa à la pension d'accueillir **Constance Lisieux**, une ancienne prostituée qui servirait de rabat-teuse pour les futurs clients. Une très bonne idée ! Certaines, dont Margaret et Madame Pillon, furent réticentes à accueillir une fille de joie en nos murs. Mais André ne leur laissa pas le choix : c'était elle ou la fin de la petite affaire... La raison l'emporta. Et Constance fut adoptée.

🔗 **Fin juillet 1932.** André vint nous proposer une seconde affaire. Le jour de la réunion préparatoire, je me portai une nouvelle fois volontaire. Quelle ne fut pas ma surprise lorsque Madame Pillon, notre tenancière pourtant âgée, demanda à André que ce soit elle qui accomplisse la tâche. Elle fit remarquer que mon travail avait été particulièrement dégoûtant. André semblait d'accord avec elle. Je ne pouvais que m'incliner mais j'étais frustré, très frustré... Comment réussir à écrire un nouveau roman si je ne pouvais pas assister à l'assassinat ? André insistait pour que le soir des meurtres tout le monde se calfeutre dans sa chambre. J'eus cependant une idée – encore l'inspiration ! – qui me permit de continuer... Je passai un marché avec Bernard, ce pauvre diable, afin qu'avant de se débarrasser du cadavre, il me fasse pénétrer sur les lieux du crime et qu'il m'explique la scène du crime du mieux que son mutisme l'autorise. Il n'accepta que contre 100 francs. Je compris alors que Madame Pillon ne lui donnait strictement rien de ses bénéfices de la petite affaire ! Le soir du meurtre, vers deux heures du matin, alors que la pension était calme, il vint frapper à ma porte. Je le suivis jusque dans le jardin où il avait disposé le corps sur une brouette. C'était une personne de la haute société qui avait été rabattue par Constance. Il me mima tant bien que mal que Madame Pillon lui avait servi une tasse de tisane, vraisemblablement empoisonnée. Une semaine plus tard, mon quatrième roman était achevé : Vous reprendrez bien une tasse de thé ? C'est l'histoire d'une vieille dame qui assassine une à une ses partenaires de bridge en leur servant du thé empoisonné, car elle estime qu'elles ne sont pas dignes de jouer avec elle. Je nageais en plein bonheur.

🔗 **Septembre 1932.** Alors que sortait en librairie mon second roman, Madame Pillon nous annonça l'arrivée de **sa petite fille Émilie** dans la pension. Ses parents étaient morts récemment. Elle avait 18 ans et nulle part où aller. Madame Pillon nous demanda expressément de lui taire l'existence de la petite affaire, et Bernard lui aménagea une cabane dans le jardin afin de la tenir à l'écart. Je ne sais comment Madame Pillon réussit à convaincre André mais elle y est arrivée pour le plus grand bien de la petite affaire. Très vite, je sympathisais avec cette jeune fille, naïve et pleine de vie. Plusieurs fois, je l'ai vu pleurer la mort de ses parents et je l'ai consolée comme j'ai pu. Elle s'est mise à passer régulièrement me voir pour parler littérature. Elle m'avoua qu'elle lisait beaucoup et qu'elle éprouvait une grande curiosité pour mon travail. Elle s'est également liée d'amitié avec Firmin, dont elle adore les peintures et les photographies.

❧ **Novembre 1932.** Nouvelle affaire. Pour la première fois, la victime était une femme, jeune et enceinte qui plus est. J'avais bien compris qu'André souhaitait que chaque pensionnaire accomplisse sa besogne à tour de rôle. J'espérais un désistement pour proposer de nouveau mes services, mais Margaret se porta volontaire. À la réunion préparatoire, elle sortit un revolver, à notre plus grande surprise. Vers une heure du matin, j'entendis trois coups de feu. Bernard me montra la victime et ses trois balles dans le corps. Je n'eus pas besoin de plus d'explications. C'était suffisant pour écrire mon cinquième roman : Trois coups de feu dans la nuit. Margaret est une veinarde ! Vu que la jeune fille était enceinte, ce fut un double meurtre !

❧ **Février 1933.** Encore une victime rabattue par Constance. Cette fois, il y eut une innovation : le commanditaire était présent. Nous le croisâmes le lendemain du meurtre, un homme élégant avec un fort accent russe. Quel personnage fascinant ! Un authentique méchant, avec ses raisons de tuer quelqu'un. Je n'ai jamais parlé à une telle personne, et je n'ai pas osé le faire de peur qu'André ne soit furieux. Mais je m'en veux. Ha, dialoguer avec un tel personnage ! Je suis sûr que cela donnerait de l'encre à ma plume ! Il ne restait que deux pensionnaires à ne pas avoir participé à un meurtre : Édouard et Firmin. Aucun n'avait très envie de s'exécuter. Monsieur Pinson demanda à Firmin qui refusa malgré mes encouragements. Je proposai mes services mais fus rabroué. Ils se disputèrent, mais finalement Édouard dit qu'il le ferait. Il demanda son revolver à Margaret, qui le lui refusa. Néanmoins, à minuit le soir du crime, un coup de feu raisonna dans la pension. En me montrant le cadavre, Bernard me mima Édouard tirant au fusil de chasse sur sa victime. Mon sixième roman, Un chasseur sachant chasser, plut autant à mon éditeur que mes autres réalisations. Quelle belle vie ! Sans m'en rendre compte, j'étais devenu riche, très riche, grâce aux succès éclairs de mes romans. À chaque partage avec les autres pensionnaires de l'argent de la petite affaire, je fus tenté de dire que je laissais ma part aux autres. Mais j'eus peur qu'on ne me questionne sur mes raisons. Et mes complices n'apprécieraient sûrement pas de savoir que je m'inspire de nos crimes pour écrire des romans. Alors j'ai toujours préféré ne rien dire. Les autres pensionnaires me perçoivent donc toujours comme un auteur sans éditeur et ils m'encouragent à persévérer. La part que je reçois d'André, **5 000 francs par affaire**, j'ai décidé de ne pas la garder. Je l'envoie à un orphelinat tenu par une de mes tantes à Homécourt dans l'est de la France. Régulièrement, ma tante, **sœur Marie-Thérèse Bonnieux**, m'envoie une lettre de remerciement.

❧ **9 Mars 1933.** Ce jour, j'eus la peur de ma vie. En entrant dans ma chambre – j'avais oublié de fermer à clef – je découvris Émilie assise sur ma table de travail un sourire triomphant aux lèvres ! Elle me dit de but en blanc que je ne pourrais jamais rien lui cacher et qu'elle m'avait percé à jour. Mon cœur battait la chamade. Que savait Émilie ? Je m'approchai d'elle en lui le demandant... Elle répondit qu'elle avait face à elle le grand Alexandre Porter, l'homme qui avait l'an dernier révolutionné le roman policier ! Aie. J'étais démasqué et je ne savais que faire. J'hésitai entre faire d'Émilie ma complice, ou me débarrasser d'elle pour garder mon secret. J'étais en vérité fort troublé et le lui avouai pour gagner du temps. « On le serait à moins quand on est démasqué comme un vulgaire criminel ! » me répondit-elle en riant. Elle m'avait conquis ! Je m'avançai et lui souris en lui disant « Bravo, inspecteur ! » Je décidai alors de lui avouer ainsi que j'étais bien Alexandre Porter en omettant évidemment de lui parler de mes sources d'inspirations. Elle semblait ravie. Je lui précisai que j'écrivais sous un pseudonyme pour garder ma tranquillité et que si j'étais découvert je serais obligé de quitter cette pension que j'aimais tant. Émilie le comprit très bien. Nous avions désormais un secret et j'insistai pour qu'elle ne le divulgue jamais, à personne, pas même à sa grand-mère, au risque de me voir disparaître. Je lui fis prêter serment. Quelques jours plus tard, elle entra dans ma chambre avec mon dernier roman sorti en librairie Haché menu, Monsieur Parmentier ! qui plus est. Elle me demanda de le dédicacer. Impossible de refuser. Je lui précisais que c'était mon préféré et m'exécutai volontiers. Elle m'embrassa sur la joue très spontanément et sortit de la pièce en me faisant un gros clin d'œil... Mais Émilie reste une fouineuse. L'autre jour, elle m'a demandé avec insistance quel était le métier de Monsieur Pinson. Je lui ai répondu qu'il était un homme d'affaires de Paris et qu'il venait ici pour la discrétion, un peu comme moi. Et surtout qu'il ne fallait pas le déranger car il s'énervait facilement. Ça ne pourra pas durer éternellement, et je crains qu'il faille un jour la mettre au courant de la petite affaire. Mais elle n'est clairement pas prête...

🔗 **Précisions sur le déroulement d'une affaire.** André Pinson fait généralement une visite préparatoire pendant laquelle nous décidons de qui sera l'exécutant. Les victimes arrivent par divers moyens : seul, avec Constance, avec Pinson, ça dépend. Ils s'installent dans la chambre 3. Le soir de l'affaire, Germaine Pillon ferme la pension à clef à 21h, un peu plus tôt que d'habitude. Pinson entre à la pension après ce couvre-feu. Il arrive généralement à la gare de Fécamp et Bernard va le chercher en automobile. Pinson invite l'exécutant à boire un verre dans sa chambre, la numéro 4, pour régler les derniers détails. Les autres pensionnaires doivent impérativement rester dans leur chambre toute la nuit. Bernard assiste toujours Pinson et l'exécutant, et c'est lui qui se débarrasse des corps. Le lendemain matin, un petit déjeuner spécial est préparé, avant l'aube. Sept couverts sont mis, six d'entre eux pour les habitués de la pension (Constance, Édouard, Firmin, Louise, Margaret et moi) le septième pour Pinson. Germaine et Bernard Pillon restent debout. Émilie n'est bien entendu pas là. Pinson ouvre une mallette noire. Édouard vérifie qu'elle contient bien **50 000 francs** et partage l'argent (**25 000** pour les Pillon, **5 000** pour les permanents, rien pour Constance que Pinson doit payer séparément pour le rabattage). Chacun remonte se coucher pendant que Germaine et Louise rangent le petit déjeuner. Germaine fait également disparaître la page du registre qui porte le nom de la victime. Quand Émilie entre à la pension, tout ressemble à un matin ordinaire...

La soirée

Nous sommes le 7 avril 1933. Ce soir, un septième meurtre a lieu dans la pension. C'est Firmin qui devra l'exécuter. Hier, la victime est arrivée avec Constance. Il s'agit encore d'un monsieur élégant. Aujourd'hui, ils se sont promenés tous les deux sur les falaises. Je me prépare à rédiger mon septième roman et me suis reposé ces derniers temps afin d'être fin prêt pour répondre à ma frénésie créatrice imminente !

Vers dix heures et quart, Bernard frappe à ma porte. Comment ? Le meurtre a déjà eu lieu ? Il me fait signe de le suivre. Il descend à la salle à manger où il s'empare d'une chaise. Madame Pillon a déjà dressé la table pour le partage de l'argent le lendemain. Puis il m'emmène à la cave. C'est bien la première fois que je m'y rends. Bernard dépose la chaise à côté d'un curieux appareil électrique. Il y a des curseurs, une aiguille sur une échelle graduée, des fils, un anneau métallique, ... Je ne comprends pas... Je questionne Bernard qui me fait une démonstration : il pose l'anneau sur mon front sans le serrer. Je proteste d'abord, mais la curiosité... Puis il allume l'interrupteur et pousse légèrement le curseur. Je ressens une décharge dans tout le corps. Bigre... Notre ami André devient inventif... Je glisse l'habituel billet de 100 francs à Bernard et je cours... Non ! J'ai une autre idée ! L'orage gronde dans le lointain, et j'aimerais bien sentir la foudre secouer la pension... Pour l'inspiration... Je recolle un billet à Bernard et lui demande de raccorder le paratonnerre à l'installation électrique... Il a l'air de comprendre et l'idée doit lui plaire puisqu'il tape bêtement dans ses mains... Puis je file rejoindre ma chambre. Je me mets à ma machine. Mon septième roman s'appellera... Le foudroyé de Ménilmontant !

Vers minuit, Bernard vient de nouveau frapper à ma porte pour me montrer le cadavre j'imagine. Un quart d'heure auparavant, j'ai entendu un objet se briser comme un carreau ou un vase. Je n'y ai pas trop prêté attention. Je trouve que Bernard n'a pas sa tête satisfaite. Il a l'air inquiet. Il me fait signe de descendre...

Ce que je pense de...

🔗 **Madame Pillon¹ (Germaine)** : « La tenancière de la pension. Une brave dame. »

🔗 **Bernard (Pillon)** : « Le fils muet et un peu simplet de Madame Pillon. Il a la chance de participer à tous les meurtres lui. Comme j'aimerais être à sa place ! »

🔗 **Émilie (Pillon)** : « Sa joie de vivre malgré le malheur qui l'a frappée fait plaisir à voir. J'ai sans doute un rôle de père de substitution. J'essaie de m'en acquitter du mieux que je peux. J'espère qu'elle ne trahira jamais notre secret... »

¹ La dénomination que j'utilise habituellement, suivie, entre parenthèses, du reste du nom complet. Je les vouvoie tous, même si je les appelle pour la plupart par leur prénom.

🔪 **Louise (Bazin, Madeleine de son vrai prénom, mais tout le monde l'appelle Louise):** « La blanchisseuse. Au final tout est parti d'elle. Franchement je me demande si quelqu'un fera mieux que ses aiguilles à tricoter ! »

🔪 **André (Pinson):** « Le tueur à qui nous devons la petite affaire. Je lui dois donc beaucoup et aimerais bien devenir son bras droit. »

🔪 **Margaret (Owen, née Porter):** « Une pensionnaire. Une veuve anglaise. Je lui dois mon pseudonyme. Elle est charmante et très drôle. »

🔪 **Édouard (Lefèvre):** « Un pensionnaire. Un comptable plutôt sympathique. C'est le dernier meurtrier en date de la petite affaire. »

🔪 **Firmin (Taupier):** « Un pensionnaire. Un peintre un peu rêveur. Il est le dernier à devoir s'acquitter de sa tâche mais manque d'enthousiasme. J'ai bien essayé de prendre sa place mais André a clairement refusé, estimant que tout le monde devait apporter sa pierre à l'édifice. J'espère alors être le premier de la prochaine série ! »

🔪 **Constance (Lisieux):** « Une pensionnaire un peu spéciale. Notre rabatteuse. Un joli brin de femme... J'espère qu'André n'a pas prévu de lui faire faire une exécution... Attention, elle utilise souvent un faux nom lorsqu'elle rabat. Je fais alors comme si je ne la connaissais pas et l'appelle Madame. Pour la petite affaire du jour, Édouard m'a murmuré qu'elle s'appelait **Suzanne**. »

🔪 **Monsieur (Henri de Lagrange):** « La prochaine victime. On a entendu ses ébats hier soir avec Constance. Au moins, il en aura profité avant de mourir. J'espère que Firmin l'a grillé à petit feu avec l'appareil électrique... »

Ce que je suis...

🔪 Le pensionnaire de la chambre 11.

🔪 Alexandre Porter, jeune auteur de romans policiers qui révolutionnent le genre !

🔪 Charmant et doux. Je n'élève jamais la voix. En particulier, je suis un père pour Émilie.

🔪 Un dangereux psychopathe qui ne souhaite que repasser à l'action.

Ce que je veux...

🔪 Avant tout, écrire mon septième roman ! Joueur, tu devras en écrire le synopsis avant la fin de la nuit, en t'inspirant des événements de la soirée !

🔪 Devenir le bras droit d'André Pinson dans la petite affaire.

🔪 Si je recroise un commanditaire, cette fois, je ne raterai pas l'occasion de l'interroger sur ses motivations pour les utiliser dans mon futur roman.

🔪 Éviter que mes complices n'apprennent que je m'inspire de nos affaires.

🔪 Éviter qu'Émilie découvre la vérité sur la petite affaire.

Ce que je porte...

Des lunettes cerclées. Un pantalon, une chemise et des bretelles. Éventuellement, une robe de chambre. Je suis plutôt décontracté.

Où se trouvent...

- ℒ La clef de ma chambre est dans ma poche, même si j'ai laissé ma chambre ouverte.
- ℒ La première page du Foudroyé de Ménilmontant se trouve sur ma machine à écrire.
- ℒ Une lettre de ma tante me remerciant pour mes dons généreux est dans le tiroir de ma table de chevet.
- ℒ J'ai reçu il y a peu une lettre de mon éditeur m'annonçant une augmentation de mes droits d'auteur. Je l'ai jeté dans le poêle, mais je ne crois pas que nous ayons fait de feu depuis.
- ℒ Les originaux de mes romans sont chez mon éditeur, mais je garde les quatrièmes de couverture dans une chemise cachée dans mon armoire, sous des vêtements.
- ℒ Un exemplaire de Haché menu, Monsieur Parmentier! dédié à Émilie, doit se trouver dans sa cabane, au fond du jardin. (joueur, tu devras faire cette dédicace avant le début de la partie avec l'organisateur)
- ℒ Une gégène était dans la cave vers 22h30.
- ℒ J'avais cinq billets de cent francs. J'en ai donné deux à Bernard, il m'en reste trois. Je suis sûr que Bernard me rendrait un autre service si je lui donnais un autre billet...

Ce que je sais faire...

- ℒ **Me bagarrer** (3) ce n'est pas mon truc. Mais je me demande si, avec de l'inspiration, je ne serais pas capable de tuer n'importe qui à la hache, ou même à mains nues... Joueur, si tu penses que la soirée t'apporte une telle inspiration, parles-en à l'organisateur !
- ℒ **Littérature** : Je connais bien évidemment la littérature. Depuis mon premier roman policier, j'ai même lu la concurrence. Il y a de grandes chances que je connaisse quelque chose de tout roman en français. Je peux demander des précisions à l'organisateur sur tout livre ou tout auteur dont le nom circulerait pendant la partie.
- ℒ **Inspiration** : Dès que je vois un cadavre (ou devine qu'il y en aura bientôt un comme ce soir) je sens l'inspiration monter en moi. Je suis très excité et tout à fait exalté. Je dois trouver le temps nécessaire à l'écriture, ou au minimum à la prise de note, en m'inspirant des événements en cours.

Ce que je dis souvent...

- ℒ Écrire n'est pas simple et c'est surtout une affaire d'inspiration.
- ℒ Je préfère nettement l'air de la Normandie au vacarme parisien.